

# UC Davis

## UC Davis Previously Published Works

### Title

Les « langues orientales » et les racines de l'orientalisme académique :  
une enquête préliminaire

### Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/5tc9w3h6>

### Journal

Dix-septième siècle

### Author

Stolzenberg, Daniel

### Publication Date

2015-08-18

## **LES « LANGUES ORIENTALES » ET LES RACINES DE L'ORIENTALISME ACADÉMIQUE : UNE ENQUÊTE PRÉLIMINAIRE**

**Daniel Stolzenberg**

**Presses Universitaires de France** | « Dix-septième siècle »

2015/3 n° 268 | pages 409 à 426

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130650966

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<http://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2015-3-page-409.htm>

---

!Pour citer cet article :

---

Daniel Stolzenberg, « Les « langues orientales » et les racines de l'orientalisme académique : une enquête préliminaire », *Dix-septième siècle* 2015/3 (n° 268), p. 409-426.

DOI 10.3917/dss.153.0409

---

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Les « langues orientales » et les racines de l'orientalisme académique : une enquête préliminaire

Aucun domaine d'étude académique ne fut autant soumis à l'examen minutieux des savants pendant les trois dernières décennies que l'orientalisme, l'étude de l'Orient par l'Occident. Pourtant, les débuts de cette discipline restent obscurs. Il est généralement reconnu que les origines des études orientales (l'« orientalisme académique ») remontent à la Renaissance, à l'époque où les savants européens commencèrent à étudier l'hébreu et puis d'autres langues orientales. Pourtant, alors que la recherche sur les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles a proliféré après la publication en 1978 de l'ouvrage d'Edward Said intitulé *Orientalism*, l'étude des siècles précédents a pris du retard. Plus récemment, le rythme s'est accéléré et nous disposons aujourd'hui d'une historiographie considérable consacrée à des sujets comme les études arabes, les Antiquités bibliques, la littérature sur l'islam et sur l'Empire ottoman ou encore sur l'hébraïsme chrétien. Toutefois, il n'y a pas encore eu de tentative systématique d'évaluer et de définir ce qui constituait en soi les études orientales au cours des premiers siècles de leur formation. En effet, la question de savoir s'il est possible de parler des études orientales comme d'un champ d'études ou d'une discipline cohérents avant le XIX<sup>e</sup> siècle, reste en suspens. Cet article constitue un premier effort pour répondre à cette question. Alors que les expressions « orientalisme » et « orientaliste » sont des créations ultérieures, la catégorie « orientale » eut du sens pour les savants modernes. Je suis parti de l'hypothèse qu'à l'époque moderne, en Europe, être un orientaliste signifiait avant tout être un érudit en « langues orientales ». « La capacité à “expertiser” l'Orient », d'après Aurélien Girard, « venait donc avant tout de la connaissance des langues<sup>1</sup>. » À partir de cette hypothèse, j'ai cherché à faire la lumière sur la nature des études orientales, déterminer ce que ce champ signifiait pour les savants modernes, en examinant l'histoire de la notion de « langues orientales ».

---

1. Aurélien Girard, *Le Christianisme oriental (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Essor de l'orientalisme catholique en Europe et construction des identités confessionnelles au Proche-Orient*, thèse de doctorat de l'École pratique des hautes études, 24 novembre 2011, p. 199.

Cet article repose spécifiquement sur l'analyse d'une base de données relative aux titres en latin d'ouvrages publiés avant 1750 et qui utilisent cette notion. J'ai choisi l'année 1750 comme date finale pour deux raisons. D'une part, je n'étais pas persuadé que se focaliser sur les publications en latin fournirait un portrait fiable de l'érudition européenne après cette date. D'autre part, j'avais le sentiment que les progrès de l'indianisme par la suite auraient pu compliquer une tâche analytique déjà difficile. J'ai donc préféré mettre de côté ces questions pour une recherche ultérieure. Afin de réunir l'ensemble des données, j'ai effectué, sur la base bibliographique de l'OCLC (*Online Computer Library Center*) *WorldCat*, une recherche des ouvrages publiés entre 1450 et 1750 et qui utilisent l'expression latine *linguae orientales* ainsi que des expressions connexes impliquant la notion de langues orientales comme « philologie orientale » et « livres orientaux ». *WorldCat* est le plus grand catalogue en ligne du monde, puisqu'il regroupe les données de plus de 70 000 bibliothèques<sup>2</sup>. J'ai accédé à la base de données en utilisant *FirstSearch*, qui permet d'effectuer des recherches booléennes complexes et d'utiliser des termes de recherche tronqués, ce qui était essentiel puisque les mots présents dans les titres en latin pouvaient apparaître en divers états de la déclinaison<sup>3</sup>. Les premiers résultats ont ensuite nécessité un tri manuel. La plupart ont dû être écartés car elles ne faisaient pas explicitement ou implicitement référence à des langues orientales. J'ai également éliminé de multiples références au même livre, les versions ultérieures des ouvrages qui ont connu plusieurs rééditions ainsi que les titres écrits dans une langue autre que le latin. Cependant, j'ai conservé plusieurs titres qui incluent des termes que je n'avais pas recherchés de manière délibérée, mais qui impliquaient la notion de langues orientales, comme « érudition orientale », « auteurs orientaux » et « antiquités orientales ». Lorsque j'ai décelé des erreurs de catalogage, telles que des dates de publication erronées, je les ai corrigées mais je n'ai pas vérifié systématiquement avec d'autres sources. Ainsi j'ai constitué une base de données de 335 titres attribuables à 192 personnes différentes<sup>4</sup>. Mon objectif n'était pas de reproduire une analyse quantitative rigoureuse de la culture semblable à celle revendiquée par les défenseurs de *culturomics*<sup>5</sup> mais simplement de collecter un échantillon de données qui serait suffisamment représentatif pour servir à cette enquête sur l'utilisation de la notion de « langues orientales ».

2. [www.worldcat.org](http://www.worldcat.org).

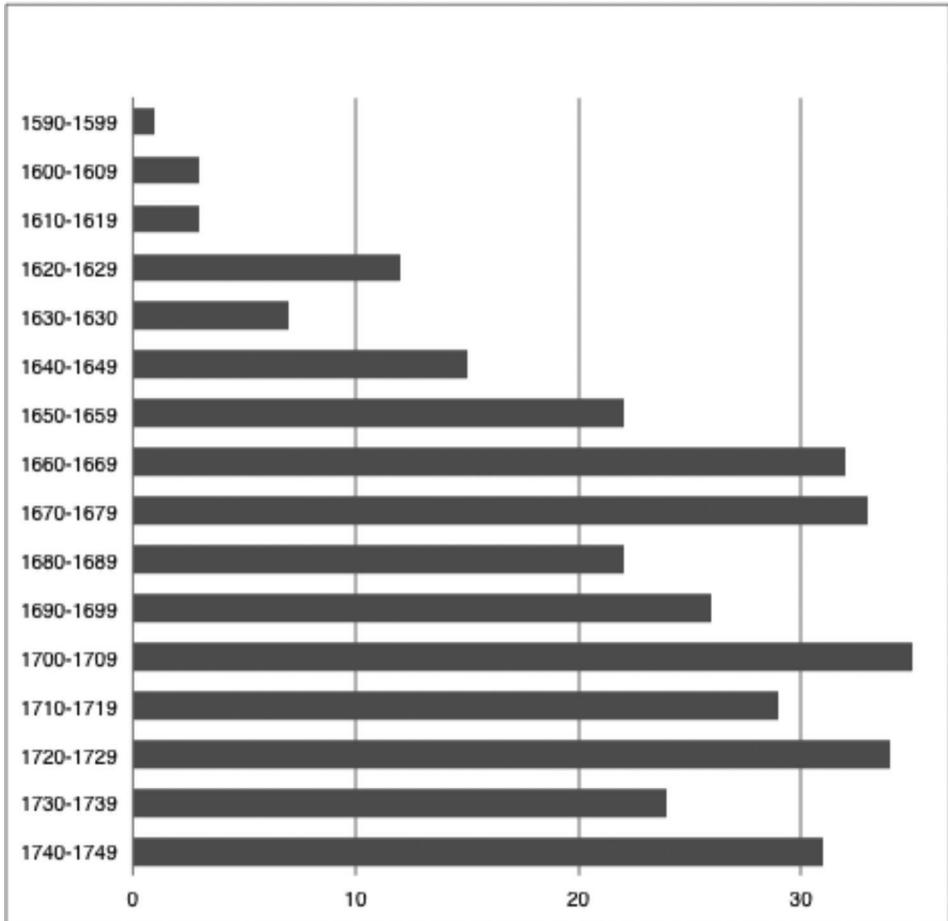
3. [www.firstsearch.oclc.org](http://www.firstsearch.oclc.org). J'ai effectué la recherche en plusieurs étapes entre juin et septembre 2014, en utilisant les mots-clés suivants : « ti: orient\* or (ti: lingu\* or ti: memorial\* or ti: libr\* or ti: philolog\* or ti: studi\*) or yr: 1450-1750. »

4. Dans la plupart des cas, ces personnes sont les auteurs des livres. Cependant, dans les cas où les titres font référence à une autre personne que l'auteur en tant que « professeur de langues orientales », j'ai également compté cette personne. Par exemple Gérard J. Vossius, *Oratio in obitum clarissimi ac praestantissimi viri, Thomae Erpenii, orientalium linguarum*, Leyde, Ex officina Erpeniana sumptibus Johannis Maire, 1625 est attribuée pour cette raison à Thomas Erpenius.

5. Jean-Baptiste Michel *et al.*, « Quantitative Analysis of Culture using Millions of Digitized Books », *Science*, 2011, n° 331, pp. 176-182.

## DÉFINIR UN DOMAINE D'ÉTUDE

Table 1  
 Nombre de titres présents dans la base de données par décennie



Cette recherche a ses limites. Tout d'abord, les données étaient désordonnées. Rétrospectivement, j'aurais pu affiner ma recherche pour qu'elle soit plus exhaustive, par exemple, en incluant des termes comme *eruditio orientalis* et *litteratura orientalis*, qui apparaissent dans la base de données sans avoir été intentionnellement recherchés. J'ai également rencontré des complications avec la nature de la base de données *WorldCat*. En effet, alors qu'elle constitue ce qui se rapproche le plus d'un catalogue de toutes les publications européennes de l'époque moderne, il faut se rappeler qu'elle contient des omissions. En particulier, parce qu'il s'agit d'un catalogue collectif, les références bibliographiques sont hétérogènes, ce qui n'est pas sans conséquence sur mon travail. L'enregistrement des titres des ouvrages, souvent très longs, est très inégal : certaines références bibliographiques incluent tous les mots de la première de couverture alors que d'autres se trouvent plus ou moins abrégées.

Par conséquent, j'ai certainement négligé plusieurs ouvrages pertinents. Toutefois la présence d'une phrase sur la première page n'est pas non plus une indication exacte de son importance pour le texte, mais à ce stade, il n'y a pas moyen d'effectuer une recherche booléenne en texte intégral dans un ensemble comparable d'ouvrages. On peut considérer cet article comme une expérimentation méthodologique, une improvisation sommaire de « lecture à distance<sup>6</sup> ». Grâce à la remarquable base de données *WorldCat* et l'interface pratique *FirstLook*, j'ai voulu voir ce que je pouvais glaner sur l'orientalisme moderne avec une analyse rapide de métadonnées bibliographiques. Mes conclusions sont donc nécessairement provisoires et doivent être confirmées grâce à une recherche plus poussée effectuée avec d'autres méthodes, y compris une lecture détaillée des textes. En effet, certains résultats parmi les plus importants prennent la forme de questions.

Les données commencent bien plus tard que ce que l'on pourrait croire. L'apparition des études orientales comme un domaine du savoir impliquant la connaissance de langues en plus de l'hébreu remonte aux années 1520 et 1530, quand les savants comme Teseo Ambrogio, Guillaume Postel et Sebastian Münster commencèrent à étudier le syriaque, le chaldéen, l'arabe et des langues du Proche-Orient<sup>7</sup>. Pourtant, le premier titre de notre base date de 1596 (voir table 1). Avant 1620, nous avons seulement deux ouvrages tous deux allemands, dont les titres font référence aux langues orientales : le premier traite du samaritain et le deuxième de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque<sup>8</sup>. Une recherche dans la base de données de *Google Books* pour les occurrences de l'expression *linguae orientales* (dans toutes les formes de la déclinaison, au singulier et au pluriel) n'a rien produit pour la période antérieure à 1596, en dépit des textes complets de nombreux ouvrages (malheureusement, *Google Books* ne permet pas d'effectuer des recherches booléennes supportées par *OCLC FirstSearch*). On peut donc se demander si l'expression était communément utilisée avant le xvii<sup>e</sup> siècle et, si ce n'était pas le cas, ce qui explique le décalage entre l'essor de l'étude de plusieurs langues qui seront appelées « orientales » et l'adoption générale du terme « langues orientales » pour les décrire<sup>9</sup>.

6. La distinction entre la « lecture à distance » (*distant reading*) et la « lecture de près » (*close reading*) a été introduite par Franco Moretti (*Distant Reading*, Londres/New York, Verso, 2013).

7. Stephen G. Burnett, « Christian Aramaism: The Birth and Growth of Aramaic Scholarship in the Sixteenth Century », in Ronald L. Troxel, Kelvin G. Friebel, Dennis R. Magary (dir.), *Seeking Out the Wisdom of the Ancients. Essays Offered to Honor Michael V. Fox on the Occasion of His Sixty-Fifth Birthday*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2005, pp. 421-436 ; Robert Wilkinson, *Orientalism, Aramaic, and Kabbalah in the Catholic Reformation: The First Printing of the Syriac New Testament*, Leyde, Brill, 2007.

8. Christoph Crinesius, *Lāšōn Šāmrāytā hoc est, Lingua samaritica ex scriptura sacra, libris impressis & MScripto, fideliter eruta, cum aliis orientalibus quatuor, typo aeneo, collata, studio M. Christoph : Crinesi [...]*, Altdorf, Scherffius, 1608 ; Johann Balthasar Baumbach, *Quatuor utilissimi tractatus I. De trium Orientalium, Hebraeae, Chaldaeae & Syrae, linguarum antiquitate, necessitate ac utilitate, &c. Una cum tabula de Hebraicarum vocum Radice inquirenda. II. De appellationibus Dei, quae in scriptis rabbinorum occurrunt. III. De Urim et Thummim, & Bath kol. IIII. De modo disputandi cum Judaeis*, Nuremberg, ex typographia Abrahami Wagenmanni, 1609.

9. J'ai aussi systématiquement cherché dans les textes et les notes des ouvrages de Robert Wilkinson (*Orientalism, Aramaic, and Kabbalah, op. cit.* ; *The Kabbalistic Scholars of the Antwerp Polyglot Bible*,

Qu'étaient ces « langues orientales » ? Les données fournissent une réponse claire. Quand les auteurs de l'époque moderne faisaient référence en latin aux langues orientales, ils comprenaient l'hébreu<sup>10</sup>, l'arabe, le chaldéen, le syriaque<sup>11</sup>, l'éthiopien, le persan, le samaritain, l'arménien, le turc et le copte. Il y a aussi des références isolées aux langues punique, géorgienne, tartare et grecque comme langues orientales mais ces références sont rares. Vingt-huit titres de la base de données se sont avérés particulièrement éclairants car ils listent plusieurs langues explicitement définies comme « orientales ». Les quatre langues qui apparaissent le plus fréquemment dans ces énumérations sont l'arabe (23 occurrences), l'hébreu (22), le chaldéen (22) et le syriaque (22). Ils sont suivis par l'éthiopien (10), le persan (10), le samaritain (9), le turc (6), l'arménien (3), le copte (3), le rabbinique (c'est-à-dire l'hébreu mishnaïque, 2 occurrences), le phénicien (1) et le grec (1).

L'hébreu était la langue orientale la plus importante à tous points de vue. Dans l'ensemble de la base de données, elle apparaît centrale : elle est mentionnée plus fréquemment que n'importe quelle autre langue (76 cas comparés à 50 occurrences pour l'arabe, ce qui fait de celui-ci la deuxième langue la plus fréquemment mentionnée). En effet, l'hébreu peut être considéré comme la langue orientale paradigmatique, généralement considérée comme la plus vieille langue du monde. Cinq ouvrages de la base de données font référence aux « langues orientales principales ». L'hébreu y apparaît à la première place sauf dans les *Paradigmata de quatuor principalibus linguis orientalibus* de Pierre Victor Palma Cayet (1595), un ouvrage dédié à l'arabe, à l'arménien, au syriaque et à l'éthiopien car ces langues étaient supposées être parlées par le plus grand nombre de locuteurs en Orient. Cependant, Cayet subordonna ces langues à l'hébreu, en les décrivant toutes comme « s'écoulant de la même source antique, la Très Sainte langue hébraïque<sup>12</sup> ». L'hébreu apparaît presque toujours en première position dans toutes les autres listes de langues orientales. Les quatre exceptions à la règle se trouvent toutes chez des auteurs viennois, quand une école de langues orientales financée par l'empereur promut l'étude du turc, de l'arabe et du persan pour des raisons diplomatiques<sup>13</sup>. La primauté de l'hébreu dans le champ d'étude est également mise en évidence par l'usage récurrent de l'expression

Leyde, Brill, 2007), ainsi que dans les trois volumes de Rijk Smitskamp, *Philologia Orientalis: A Description of Books Illustrating the Study and Printing of Oriental Languages in Europe*, Leyde Brill, 1976-1991. Je n'ai trouvé aucun exemple de l'utilisation du terme avant le xvii<sup>e</sup> siècle.

10. En plus des nombreux ouvrages qui font simplement référence à l'hébreu, cinq titres dans la base de données mentionnent l'hébreu mishnaïque comme une langue distincte, appelée « talmudique », « rabbinique » ou « talmudique-rabbinique ».

11. Les termes « chaldéen », « syriaque » et beaucoup moins fréquemment « araméen » n'étaient pas utilisés de façon cohérente pendant cette période. Cependant, au xvii<sup>e</sup> siècle, le chaldéen faisait habituellement référence à des formes de judéo-araméen, écrit en alphabet hébraïque alors que le syriaque désignait généralement des formes chrétiennes de l'araméen, écrites en alphabet syriaque.

12. Pierre Victor Palma Cayet, *Paradigmata de quatuor linguis orientalibus praecipuis, arabica, armena, syra, aethiopica*, Paris, E typographia Steph. Prevosteau, 1595, p. 10 : « Ista igitur 4. Orientales linguae eiusmodi sunt, ut ab eodem sacrosanctae linguae Hebraicae fonte antiquissimo fluxerint : etsi magna rivulorum confusione. »

13. Giovanni Battista Podestà, *Dissertatio Academica, continens specimen triennialis profectus in linguis orientalibus, Arabica nempè persica et Turcica, cui varia curiosa et scitu digna intermiscuntur*, Vienne, Typis Leopoldi Voigt, 1677 ; *Id.*, *Cursus grammaticalis linguarum orientalium, scilicet arabicae, persicae*

« l'hébreu et les autres langues orientales » (24 occurrences). Il n'existe pas de formules analogues qui donneraient la priorité de cette manière à d'autres langues. En bref, l'hébreu occupa le centre du champ d'étude des langues orientales et contribua à définir ses limites.

L'arabe, le chaldéen et le syriaque étaient les langues orientales les plus importantes, après l'hébreu. Elles apparaissent d'ailleurs plus fréquemment que les autres langues dans la base de données. Dans les documents listant plusieurs langues orientales, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque se trouvent fréquemment groupés ensemble, presque toujours dans cet ordre. L'arabe est présent dans chaque énumération de plus de trois langues orientales, mais dans aucune position particulière. Cependant, alors que l'arabe apparaît comme l'une des quatre langues orientales essentielles, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque forment une triade privilégiée. L'association de ces trois langues remonte aux débuts des études orientales, dans la première moitié du *xvi<sup>e</sup>* siècle, quand l'hébraïsme chrétien conduisit naturellement à l'étude de plusieurs formes d'araméen. Cela a persisté pendant toute la période avec comme dernière occurrence, l'ouvrage en latin de Thomas Bennet publié à Londres en 1727, *Conseil pour l'établissement et le perfectionnement de l'étude des principales langues orientales à savoir l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le samaritain, et l'arabe*<sup>14</sup>.

Tout aussi importantes sont ces langues qui ont été exclues du champ d'études. Les langues d'Extrême-Orient comme le chinois, le japonais et les langues indiennes suscitèrent beaucoup d'intérêt dans l'Europe moderne, mais généralement les savants ne les considéraient pas comme des langues « orientales ». La base de données contient quatre titres qui font référence à ces langues (en particulier le chinois, le japonais, le tamoul « malabarique » et le malais). Dans deux cas, les langues de l'Orient asiatique sont explicitement distinguées des langues orientales. En 1672, August Pfeiffer faisait référence aux « langues orientales et non-européennes » dans le titre d'un ouvrage qui traitait du chinois, du japonais, du congolais et du malais mais aussi de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, du samaritain, du punique, de l'arabe, de l'éthiopien, de l'arménien, du perse, du turc, du copte et du géorgien<sup>15</sup>. De même, dans un traité publié en 1737 sur les langues utiles pour les missionnaires néerlandais en Extrême-Orient, le prédicateur suisse George Henrik Werndly, distingue les « langues indiennes » des langues « orientales »<sup>16</sup>.

*et turcicae*, Vienne, Typis Leopoldi Voigt, 1686 ; Meninski Franciszek, *Linguarum orientalium turcicae, arabicae, persicae institutiones* [...], Vienne, Meninski, 1680 ; *Id.*, *Complementum Thesauri Linguarum Orientalium, Seu Onomasticum LatinoTurcicoArabicoPersicum* [...], Vienne, Meninski, 1687.

14. Thomas Bennet, *Grammatica Hebraea* [...] *Accedit consilium de studio praecipuarum linguarum orientalium, Hebraeae scil. Chaldaeae, Syrae, Samaritanae & Arabicae, instituendo & perficiendo*, Londres, Sumptibus authoris, 1727.

15. August Pfeiffer, *Introductio in Orientem, sive synopsis quaestionum nobiliorum de origine, natura, usu et adminiculis lingg. orientalium et plerarumque extra Europam, Ebraicae, Chaldaicae, Syriacae, Samaritanae, Punicae, Arabicae, Aethiopicae, Armenicae, Persicae, Turcicae, Copticae, Ibericae, Sinicae, Japonicae, Congensis, Malaicae, etc. Item de genuina antiquitate punctorum vocalium et accentuum Ebraeorum, de linguae Hebraicae analogia &c.*, Wittemberg, Impensis Danielis Schmatz, 1672.

16. George Henrik Werndly, *Oratio inauguralis, de linguarum orientalium et indicarum cognitione necessaria theologo ad Indos profecturo*, Amsterdam, ex Officina Wetsteniana, 1737.

Nous n'avons sans doute pas l'habitude de concevoir le grec comme une langue orientale et les résultats de la base de données confirment que les savants des Temps modernes partageaient cette opinion. Pourtant les principales associations du terme « oriental » en début de l'époque moderne, se faisaient avec la chrétienté orientale (*Ecclesia orientalis*) et l'Empire romain d'Orient (*Imperium romanum orientale*), dont le grec était la langue commune (parmi les premiers résultats de ma recherche bibliographique, un grand nombre de titres faisaient usage du terme « oriental » en ce sens). En outre, la philologie orientale était profondément liée à la philologie sacrée. Or le grec était une langue scripturaire et une langue utilisée pour les documents de l'Église primitive. Une telle logique pourrait expliquer pourquoi Guy-Michel Le Jay inclut le grec parmi les « langues orientales » aux côtés de l'hébreu, du rabbinique, du samaritain, du syriaque, du turc et de l'arménien dans son ouvrage sur les alphabets publié en 1636<sup>17</sup>. Pourtant, l'ouvrage de Le Jay est le seul titre de la base de données qui fait référence en ces termes sans équivoque au grec<sup>18</sup>. Au contraire, plusieurs auteurs distinguent explicitement le grec des autres langues orientales, regroupant parfois la langue avec le latin et les langues vernaculaires européennes. En 1629, Christoph Crinesius a exprimé cette dichotomie en opposant les langues orientales, l'hébreu, le chaldéen, le samaritain, l'arabe, le persan et l'éthiopien, aux langues occidentales, le grec, le latin, l'italien, le français et l'espagnol (la base de données contient six autres ouvrages qui distinguent langues orientales et occidentales<sup>19</sup> ainsi que deux qui distinguent

17. Guy-Michel Le Jay, *Linguarum orientalium hebraicae, rabinicae, samaritanae, syriacae, graecae, arabicae, turcicae, armenicae alphabeta*, Paris, Antoine Vitray, 1636.

18. Quelques titres ambigus figurant dans la base de données (par exemple Brian Walton, *Biblia sacra polyglotta: complectentia textus originalis, Hebraicum, cum Pentateucho Samaritano, Chaldaicum, Graecum. Versionumque antiquarum, Samaritanae, Graecae LXXII interp., Chaldaicae, Syriacae, Arabicae, Aethiopicae, Persicae, Vulg. Lat. quicquid comparari poterat. Cum textuum, & versionum orientalium translationibus Latinis*, Londres, Thomas Roycroft, 1657) pourrait suggérer une classification similaire pour le grec.

19. Michael Havemann, *Amusium s. Cynosura studiosorum, luculente monstrans, quomodo sint explorandi, laudabili diaeta conservandi, a morborum adultu vindicandi, domi probe educandi, in scholis decenter informandi: Quaque methodo ducendi, per linguarum, tam Orientalium quam Occidentalium, studiis nostris famulantium, omniumque celebriorum scientiarum maria, qui ad Fortunatas solidae eruditionis Insulas appellere, in calidis votis habent*, Hambourg, Sumptibus Christiani Guthii, 1644; Hardt Hermann von der, *Jubileum academicum in annum professionis philologicae quinquagesimum, aetatis octogesimum... per orientem et occidentem bonis autoribus, graecis latinisque poetis, serenam precatus vitam, Theocrito et Virgilio congaudentibus, quorum formosissimi mythi in recondita historia, geographia et chronologia, ex densissimis hactenus tenebris ad desideratam adspirarunt lucem*, Helmstedt, Litteris Joh Drimborn, 1739; Gilbert Leiding, *Bibliothecae Leidingianae, sive catalogi librorum... Gilberti Leidingi... Pars... 1, Complectens libros biblicos, concionatorios theologicos ecclesiae historicos, disputationes et manuscripta varia omni genere linguarum tam Oriental. quam Occidentalium conscriptos, cum appendice variorum*, [Hambourg?], Typis Benekianis, 1742; Justus Johannes d'Einem, *Genuina et compendiaria methodus: docendi discendique praecipuas linguas orientales et occidentales, breviter praemissis cuiuslibet linguae fati, naturali ordine delineata, historicis observationibus illustrata, et rationibus physicis demonstrata: ante complures annos subceciuis horis adornata, iam vero revisa, et in communem usum edita*, Magdebourg, Godofredi Vetteri, 1743; Oertel, Johann Gottfried, *Harmonia ll. Orientis et Occidentis speciatimque Hungaricae cum Hebraea*, Wittenberg, Impensis Io. Michaelis Teubneri, 1746; Christophorus Augustus Bodius, *Sefer Be-rêšit Pêreq I, pâšûq I hoc est Ex libro Geneseos cap. I. commatis I. ex consilio fontium et interpunctionis authenticae nec non versionum praecipuarum tam orientalium quam occidentalium maximam partem in bibl. polygl. Angl. obviarum interpretatio*, Helmstedt, Typis Leuckardianus, 1750.

les langues orientales des langues « européennes<sup>20</sup> »). Le grec n'était pas simplement une langue sacrée mais également une langue classique : son association avec le latin dut exercer une profonde influence sur la manière dont les savants l'ont catégorisé. Les chaires de langues orientales n'impliquèrent jamais l'enseignement du grec bien qu'il y eût plusieurs cas où un individu occupât en même temps les chaires de grec et de langues orientales (de la même manière que certains autres étaient professeurs de langues orientales et de mathématiques, ou bien de langues orientales et de rhétorique). Dans un discours prononcé à l'université de Bâle en 1705, l'orientaliste Johann Dudovicus Frey proposa de combiner les programmes d'étude distincts de langues orientales et de grec, à un moment où la chaire de grec était vacante<sup>21</sup>.

## ENSEIGNER LES LANGUES ORIENTALES

Table 2  
Professeurs en langues orientales

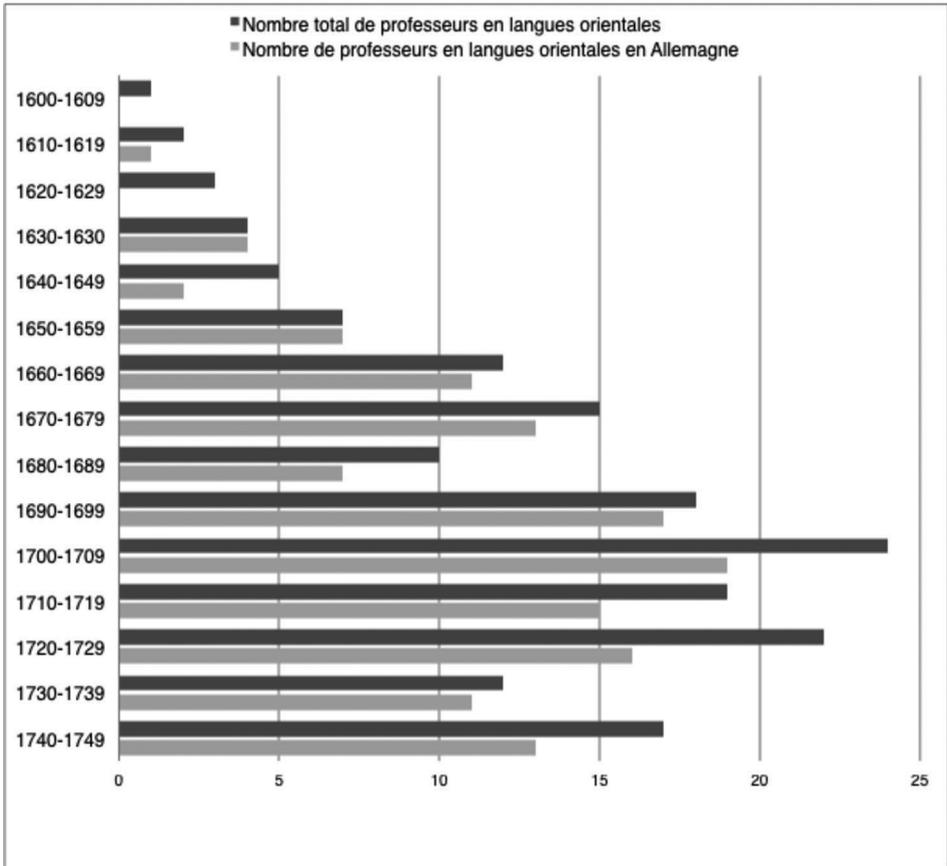
	Total	Allemagne	Provinces Unies	Scandinavie	Italie (Rome)	France (Paris)	Suisse	Angleterre*
1600-1609	1					1		
1610-1619	2	1	1					
1620-1629	3	0	1		2			
1630-1639	4	4						
1640-1649	5	2	1		1	1		
1650-1659	7	7						
1660-1669	12	11						
1670-1679	15	13		1			1	
1680-1689	10	7	2				1	
1690-1699	18	17	1					
1700-1709	24	19	4					1*
1710-1719	19	15	3				1	
1720-1729	22	16	3	2		1		
1730-1739	12	11	1					
1740-1749	17	13	3	1				
1750	2	1	1					
1600-1750	173	137	21	4	3	3	3	1

\*Il s'agit d'une référence à un ouvrage d'Edward Pococke publié à Leipzig et qui désigne à tort l'auteur comme un « professeur de langues orientales ».

20. Johann Georg Nissel, Theodorus Petreius, *S. Jacobi Apostoli epistolae catholicae versio Arabica & Aethiopica : Latinitate utraque donata, nec non a multis mendis repurgata, punctis vocalibus accurate insignita, et notis philologicis è probatissimorum Arabum scriptis illustrata : cui accedit harmonia variarum linguarum, quâ orientalium quâ europaeorum typis genuinis adornata, & juxta seriem alphabeticam vocabulorum in hac epistola contentorum digesta, insuper instituta diligens vocum synonymicarum codicis erpeniani cum parisiensi collatio, inspersis hinc inde Hebraeorum, Arabum, Turcarum persarumque adagiis, optimis loquendi formulis, observatiunculis syntacticis, & locis S. Scripturae parallelis*, Leyde, Ex officin. Johannis & Danielis., 1654 ; August Pfeiffer, *op. cit.*

21. Johann Dudovicus Frey, *Dissertatio philologica de conjungendo studio linguarum orientis cum studio graeco*, Bâle, Brandmüller, 1705.

Table 3



La notion de « langues orientales » fut fortement associée à l'enseignement académique. Un peu plus de la moitié des ouvrages de la base de données (173 ouvrages sur 335) font référence à des personnes (en général l'auteur mais pas toujours) qui furent professeurs de langues orientales<sup>22</sup>. Alors que de nombreux ouvrages traitent de sujets en rapport avec l'orientalisme, beaucoup d'autres ne le font pas. Les professeurs de langues orientales, qui occupaient souvent plusieurs chaires académiques à la fois, publiaient fréquemment des ouvrages sur des sujets sans rapport avec leur spécialité orientaliste. L'exemple le plus ancien dans la base de données est un ouvrage de l'auteur bénédictin Gilbert Générard publié en 1600 à Paris, qui est dédié à Pierre Palma Cayet, le « lecteur du roi en langues

22. Plus précisément, 169 textes utilisent l'expression *linguarum orientalium professor* ou, dans le cas des discours inauguraux, décrivent l'auteur comme assumant la *linguarum orientalium professionem*. Quatre autres font référence à un *lector*, *magister*, ou *doctor linguarum orientalium*. « Professeur de langues orientales » était souvent abrégé avec la variante de « Prof. orient. LL. » Si j'avais inclus « LL » dans la liste de mots-clés, j'aurais trouvé beaucoup plus d'exemples.

orientales<sup>23</sup> ». En 1612, l'hébraïsant luthérien Valentin Schindler publia un lexique polyglotte dont la première de couverture décrivait l'auteur comme un « professeur de langues orientales » à Wittenberg et à Helmstedt. Dans son *Discours sur l'excellence et la dignité de la langue arabe*, publiée en 1613, Thomas Erpenius décrit sa nouvelle fonction de professeur d'arabe et « d'autres langues orientales » à l'université de Leyde et G. J. Vossius fit référence à Erpenius comme *linguarum orientalium professor* dans un hommage posthume<sup>24</sup>. L'association d'Erpenius avec le domaine des « langues orientales », un terme qu'il contribua sûrement à populariser, était due au fait qu'il avait fondé la *typographia Erpeniana linguarum orientalium*, qui imprimait des ouvrages en arabe, notamment sa grammaire extraordinairement influente, ainsi qu'en syriaque et en hébreu. Après Erpenius, les autres exemples de la base de données sont deux ouvrages publiés à Rome dans les années 1620, par des enseignants de l'école de langue arabe pour les missionnaires du monastère de San Pietro in Montorio<sup>25</sup>.

Cependant, il s'avère que le titre de « professeur de langues orientales » ne se généralisa pas avant les années 1630, au moment où il devint principalement un phénomène caractéristique des écoles protestantes en Allemagne et en Hollande (voir tables 2 et 3)<sup>26</sup>. Sur 173 titres qui font mention des professeurs de langues orientales, 137 se réfèrent à des institutions allemandes, presque toutes luthériennes. Ces 137 ouvrages mentionnent 56 individus qui avaient le titre de professeur de langues orientales. Tandis que les universités réformées comme Heidelberg et Herborn sont aussi citées, il n'y a aucun exemple de professeur de langues orientales dans une école catholique allemande répertorié ; dans la base de données à l'exception d'Athanasius Kircher qui, dans un texte publié à Rome, se dit ancien *orientalium linguarum professor* au

23. Génébrard Gilbertus, *Libri IV. Priores duo sunt de rebus veteris populi et praecipuis quatuor millium annorum gestis. Posteriores e D. Arnaldi Pontaci Vasatensis Episcopi Chronographia aucti, recentes historias reliquorum annorum complectuntur. Universae Historiae speculum, in Ecclesiae praesortim saeculo a mendacis, malis imposturis. Centuriatorum aliorumq. haereticorum detersum Emendatum, auctum etiam et collocupletatum cum Appendice ad A. D. 1600 Jubilaeum Maximum et saeculare. Per Petrum Victorem Palmam Cajetanum I. V. D. et Regium linguar. oriental. Lectorem et anagnosten. Subjecti sunt libri Hebraeorum chronologici eodem interprete Genebrardo*, Paris, Apud Sebastianum Nivellium, 1600.

24. Thomas Erpenius, *Oratio de linguae Arabicae praestantia & dignitate : dicta in illustri Batavorum academia mense Maio M.D. CXIII : cum ejus linguae, & aliarum Orientalium professionem auspicaretur*, Leyde, In typographia auctoris, 1613 ; Gerardus Johannes Vossius, *Oratio in obitum clarissimi ac praestantissimi viri, Thomae Erpenii, orientalium linguarum in Academia Leidensi professoris. Habita statim ab exsequiis in auditorio theologico, xv. Novemb. anno MDCXXIV. Accedunt funebria amicorum carmina. Item Catalogus librorum orientalium, qui vel manuscripti, vel editi, in bibliotheca erpeniana exstant*, Leyde, ex Officin. Erpeniana, Sumptibus Iohannis Maire, 1625.

25. Domenico Germano da Silesia, *Fabrica linguae Arabicae cum interpretatione Latina, & Italica, accomodata ad usum linguae vulgaris, & scripturalis. Authore P. F. Dominico Germano, de Silesia, Ord. Min. de Observ Reform. Prov. Romanae, & in conventu S. Petri, Montis aurei, linguarum orientalium lectore*, Rome, Typis Sac. Congreg. de Prop. Fide, 1622 ; Tomaso Obicini, *Isagoge, id est Breve introductorium arabicum in scientiam logices [...]*, Rome, exc. S. Paulinus, 1625.

26. En vue de localiser les enseignants de langues orientales, j'ai classé les ouvrages selon l'institution universitaire à laquelle les auteurs appartenaient, plutôt que la ville de publication.

collège jésuite de Würzburg, bien que son titre réel fût professeur d'hébreu<sup>27</sup>. En dehors du monde luthérien, le groupe le plus important de professeurs de langues orientales se trouvait chez les protestants réformés des Provinces Unies (21 titres mentionnant 15 personnes). Alors que la base indique trois professeurs de langues orientales à Genève, elle n'en recense aucun en Suisse alémanique. De même, elle ne contient aucune publication mentionnant un professeur de langues orientales quoiqu'un ouvrage d'Edward Pococke imprimé à Leipzig décrive l'auteur comme un professeur de langues orientales à Oxford (son véritable titre était professeur d'arabe)<sup>28</sup>. Même si quelques ouvrages, parmi les plus anciens, mentionnent des « lecteurs de langues orientales » à Paris ou à Rome, le titre n'était pas répandu dans les pays catholiques. En faisant abstraction de la description posthume erronée de Guillaume Postel publiée à Leyde en 1723, il n'y a que cinq références à des professeurs ou des lecteurs de langues orientales dans des écoles catholiques, deux à Paris et trois à Rome, dont aucune n'est postérieure aux années 1640.

Plusieurs raisons nous incitent à la prudence en interprétant les données. Il est possible que les savants allemands aient publié plus de littérature académique de circonstance, comme les discours inauguraux, thèses, eulogies, poèmes célébrant les doctorats, etc., que leurs homologues ailleurs en Europe, créant ainsi leur surreprésentation dans la base de données. Il est aussi possible que les savants allemands aient eu davantage tendance à inclure leurs titres académiques sur la première de couverture, ou que les libraires allemands ultérieurs soient plus enclins à inclure ces informations dans leurs catalogues. Cependant, même en tenant compte ces possibilités, les preuves montrent incontestablement que les chaires académiques en « langues orientales » étaient avant tout un phénomène propre aux universités protestantes en Allemagne luthérienne et dans une moindre mesure, en Hollande. La signification de ce résultat est moins évidente. L'Allemagne protestante et la Hollande disposaient peut-être de plus de professeurs d'hébreu, de syriaque, d'arabe et autres langues orientales que d'autres régions européennes, particulièrement à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, mais certainement pas dans la mesure suggérée par la distribution des chaires en « langues orientales » dans la base de données. Les professeurs qui enseignèrent les langues orientales dans d'autres régions d'Europe, notamment dans les écoles catholiques, le firent avec des titres mentionnant des langues spécifiques, comme « professeur d'hébreu » ou « professeur d'arabe ». La Compagnie de Jésus, par exemple, spécifiait dans la *ratio studiorum* de 1599, que les professeurs d'hébreu, qui exerçaient dans ses collèges, devaient, dans la mesure du possible, aussi connaître le syriaque et le

27. Athanasius Kircher, *Athanasii Kircheri Fuldensis Buchonii e Soc. Iesu presbyteri; olim in Herbipolensi, & Avenionensi Societatis Iesu gymnasiis orientalium linguarum, & matheseos, nunc huius in Romano collegio professoris ordinarii. Ars magna lucis et umbrae in decem libros digesta, quibus admirandae lucis et umbrae in mundo, atque adeo universa natura, vires effectusque uti nova, ita varia novorum reconditorumque speciminum exhibitione, ad varios mortalium usus, panduntur*, Rome, Sumptibus Hermanni Scheus, 1646. Les documents administratifs jésuites le nomment *Professor Ethicae, Mathematicae, & Linguae Hebraeae* (Archivum Romanum Societatis Iesu, Rhen. Sup. 25, fol. 38v.).

28. Edward Pococke, *Eduardi Pocockii linguarum orientalium in academia Oxoniensi quandam professoris Notae miscellaneae philologico-Biblicae, quibus Porta Mosis sive praefationum R. Mosis Maimonidis in libros Mischnajoth commentariis praemissarum & à Pocockio ex Arabico Latine versarum fascis olim stipata prodiit*, Leipzig, Sumptibus Haeredum Lanckisianorum, 1705.

chaldéen<sup>29</sup>. De nombreuses chaires de « langues orientales » qui apparaissent au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle semblent avoir été précédemment des chaires d'hébreu<sup>30</sup>. Ce changement de nom peut indiquer qu'après le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, il est devenu plus courant pour les professeurs de connaître et d'enseigner plusieurs langues orientales en plus de l'hébreu<sup>31</sup>. Néanmoins, ce changement de titre ne reflète pas une transformation significative de la nature de l'enseignement ou de l'étendue des compétences de la plupart des professeurs. Avant le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, il était déjà courant que l'enseignement de l'hébreu fût accompagné de l'enseignement d'une autre langue orientale, en particulier le syriaque et le chaldéen (d'ailleurs, quelques orientalistes du xvi<sup>e</sup> siècle furent rétrospectivement redéfinis comme des « professeurs de langues orientales » dans les éditions posthumes de leurs travaux)<sup>32</sup>. Et, après le mitan du siècle, il était fréquent que les professeurs de langues orientales fussent essentiellement compétents en hébreu. Ainsi, comment est-il possible de rendre compte de cette transformation de la nomenclature académique au cours du xvii<sup>e</sup> siècle ? Une possibilité consisterait à concevoir ce changement comme spécifiquement lié à la diffusion des études arabes, qui s'imposèrent en Hollande au début du xvii<sup>e</sup> siècle et en Allemagne dans la dernière partie du même siècle<sup>33</sup>, et qui s'intégraient moins facilement sous la rubrique des études hébraïques que le chaldéen et le syriaque. Quelles qu'en soient les raisons, nous pouvons nous demander pourquoi ce changement était essentiellement limité à la Hollande et à l'Allemagne protestante. C'est là une question intéressante qui nécessite de plus amples recherches.

29. Stephen G. Burnett, *Christian Hebraism in the Reformation Era (1500-1660): Authors, Books, and the Transmission of Jewish Learning*, Leyde, Brill, 2012, p. 35.

30. L'ouvrage de S.G. Burnett fournit des renseignements sur la répartition géographique et religieuse des professeurs d'hébreu avant 1660 qui sont conformes à mes données (essentiellement pour les décennies ultérieures) sur les professeurs de langues orientales.

31. Selon Jan Loop, la chaire d'hébreu à Zurich fut remplacée par un poste d'enseignant de « langues orientales » afin de bénéficier des compétences linguistiques de J.H. Hottinger qui dispensait un enseignement en arabe, syriaque et chaldéen en plus de l'hébreu (*Johann Heinrich Hottinger: Arabic and Islamic Studies in the Seventeenth Century*, Oxford, Oxford University Press, p. 42).

32. Par exemple, Valentin Schindler (1543-1604) était professeur d'hébreu à Wittenberg et à Helmstedt, mais il apparaît comme un « professeur de langues orientales » dans le titre d'un de ses ouvrages (*Lexicon pentaglotton hebraicum, chaldaicum, syriacum, talmudico-rabbinicum et arabicum. In quo omnes voces hebraeae, chaldaeae, syrae, rabbinicae & arabicae, adjectis hincinde persicis, aethiopicis & turcicis, ordine alphabetico, sub suis singulae radicibus digeste continentur : earumque[ue] significationes, usus ac elegantiae ex SS.hebraeis bibliis ; horum chaldaicis paraphrasibus ; Testamento N. syriaco ; utroque ; babilonico & hierosolymitano talmudo, Midraschim, rabbinorum commentatoribus, theologis & philosophis ; arabica V. & N. instrumenti translatione, alkorano, Avicenna, &c. ut & graeca LXX. interpretum, & omnibus latinis bibliorum versionibus, doctè, amplè, ac dilucidè proponuntur & explicantur. Variorum item interpretum difficiles, ac discrepantes sententiae conferuntur & examinantur. Collectum et concinnatum a clarissimo & doctissimo viro, Dn. Valentino Schindlero Oederano, linguarum orientalium in celeberrimis Witenbergensi & Helmstadiensi academiis, quondam professore, Hanau, typis J. J. Hennei, 1612*). Guillaume Postel (1510-1581) a reçu le même traitement dans le titre complet de son ouvrage *Guilielmi Postelli, linguarum orientalium professoris... de Etruriae regionis originibus, institutis, religione ac moribus commentatio. Editio nova [...]*, Lyon, sumptibus P. Van der Aa, 1723.

33. Sur l'avènement tardif des études arabes en Allemagne, malgré sa solide tradition d'hébraïsme, voir Gerald J. Toomer, *Eastern Wisdom and Learning: The Study of Arabic in Seventeenth-Century England*, Oxford, Oxford University Press, 1996, pp. 35-40.

## CARTOGRAPHIER LES LANGUES ORIENTALES

La prépondérance de l'Allemagne et de la Hollande n'est pas seulement fondée sur le nombre de chaires académiques en langues orientales. La base de données comprend 231 ouvrages publiés en Allemagne et 60 aux Provinces-Unies contre 10 en Italie, 10 en Angleterre, 9 en Autriche, 9 en Suisse, 8 en France, 7 en Scandinavie et 1 à Prague. Une fois exclus les travaux qui apparaissent simplement pour une référence à un professeur de langues orientales, la base recense 81 ouvrages publiés en Allemagne, 38 aux Provinces-Unies, 9 en Autriche, 8 en Suisse, 9 en Angleterre, 7 en Italie, 5 en France, 3 en Scandinavie et 1 à Prague. La base présente des ouvrages publiés dans 51 villes protestantes contre 6 catholiques. Seules trois villes catholiques apparaissent dans la base avec plus de deux titres : Vienne (9), Rome (8) et Paris (8). Le fait que ces trois lieux occupent les trois premières places de la liste des villes catholiques concorde avec leurs réputations comme centres de l'érudition orientaliste. Toutefois, il est surprenant qu'il n'y ait aucun exemple provenant d'Espagne, qui avait pourtant une communauté orientaliste active<sup>34</sup>, ou des Pays-Bas espagnols, berceau de la Bible polyglotte anversoise. L'absence quasi complète des travaux de l'Allemagne catholique est particulièrement frappante, compte tenu du grand nombre d'ouvrages provenant de l'Allemagne protestante. La seule occurrence de la base concernant une ville d'Allemagne catholique est un ouvrage de recherche biblique publié à Munich en 1718 et qui fait référence aux « éditions orientales » de l'Écriture sainte<sup>35</sup>.

Le lien entre religion et études orientales est étroit mais complexe, suscitant de nombreuses interrogations. Alors que la grande majorité des occurrences de la base de données proviennent de l'Europe protestante, j'ai l'impression, à la lecture de l'érudition catholique moderne, que la notion de « langues orientales » avait une plus grande importance que ne le laisse penser cet ensemble de données particulier. Si le terme était particulièrement répandu chez les savants protestants, il reste difficile d'estimer sa fréquence et d'expliquer le phénomène. La prédominance de l'Allemagne protestante et de la Hollande dans la base de données reflète-t-elle la supériorité numérique des savants protestants dans l'étude des langues du Proche-Orient ? Ou est-ce que cela indique que les savants protestants (au moins en Allemagne et en Hollande) avaient tendance à faire davantage référence à ces langues comme « orientales » ? La multiplication des postes de professeurs de « langues orientales » dans certains pays d'Europe aurait-elle poussé ces savants à utiliser davantage l'expression que leurs homologues enseignant ces langues ailleurs ? Et comment expliquer la relative

34. Mercedes García-Arenal, Fernando Rodríguez Mediano, *Un Oriente Español: Los Moriscos y el Sacromonte en tiempos de contrareforma*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2010.

35. Pierre de Bretagne, *Clavis Davidica seu compendiosus ad Sacram Scripturam apparatus, exponitur S. Scripturae origo, antiquitas, sensus, authorita, divinitas, Canonēs &c. Explicantur editiones variae, orientales, Hebraicae, Syriacae, arabicae, Graecae LXX. Latinae vulgata, polyglotta &c. Ac cuiusque libri assignatur Author, Divinitas probatur, asseritur Canon, additurque brevis historia tum Authorum, tum nationum ad sacrae Scripturae intelligentiam spectantium. Opus ex fontibus Sacrae Scripturae, conciliorum, summorum Pontificum, SS. Patrum, Interpretum, & Historiarum excerptum*, Munich, sumptibus Jo. Jacobi Remy Bibliopolae, 1718.

rareté des occurrences dans l'Angleterre protestante qui fut pourtant un important centre d'études hébraïques et arabes ?

### ÉTABLIR UNE DISCIPLINE

Les études orientales constituaient-elles une discipline à part entière avant le XIX<sup>e</sup> siècle ? En d'autres termes, le champ des « langues orientales » représentait-il une communauté de praticiens consciente d'elle-même et auto-reproductrice, définie par « a characteristic method, specialized terminology, [...] a canon of authorities, an agenda of problems to be addressed, and perhaps more formal signs of a professional condition, such as journals, textbooks, courses of study, libraries, rituals, and social gatherings<sup>36</sup> », selon la définition de Donald Kelley ? C'est une question complexe ou, en tout cas, une question qui n'a pas été encore résolue. L'approche adoptée dans cet article, à savoir déterminer comment les savants de l'époque moderne employèrent l'expression *linguae orientales*, suggère une réponse positive, à condition de tracer des limites : les études orientales étaient l'étude de l'hébreu, de l'arabe, du syriaque, du chaldéen et d'autres langues du Proche-Orient. Cette approche donne une perspective très différente des études qui définissent l'orientalisme moderne comme des écrits sur l'Asie en général. Bien qu'une telle définition puisse s'avérer utile pour répondre à certaines questions, elle ne reflète pas l'usage des savants des Temps modernes et elle confère aux études orientales l'image d'une discipline diffuse voire non-existante<sup>37</sup>. L'approche utilisée dans cet article est aussi différente des recherches qui projettent des définitions contemporaines sur le passé en supposant que les études orientales modernes étaient avant tout focalisées sur l'arabe et l'Islam. Ainsi nous avons adopté une définition plus précise du champ, en liant l'étude des langues orientales aux cadres institutionnels, à des genres distincts de publication et à un programme de recherche académique partagé. Cet article entend aussi mettre l'accent sur la terminologie propre aux Temps modernes, pour rendre visible les contours de la communauté disciplinaire.

Cette discipline, que les savants modernes connaissaient comme *philologia orientalis*, tenait sa cohérence non seulement d'un commun accord sur les langues qui constituaient le domaine d'études, mais surtout d'une logique sous-jacente qui déterminait quelles étaient ces langues. Cette logique avait certainement une dimension géographique, comme l'on pouvait s'y attendre à partir de la signification fondamentalement spatiale du mot « oriental ». Cependant les limites de l'Orient philologique étaient déterminées par une logique plus profonde. Le champ d'études comprenait avant tout des langues qui comptaient pour les savants chrétiens, les langues nécessaires à la compréhension des Écritures saintes et à leur interprétation, les langues du

36. Donald R. Kelley, « Introduction », in Donald R. Kelley (dir.), *History and the Disciplines: The Reclassification of Knowledge in Early Modern Europe*, New York, University of Rochester Press, pp. 1-9, citation p. 1.

37. Dans son livre *Orientalism in Louis XIV's France* (Oxford, Oxford University Press, 2009), Nicholas Dew définit l'« orientalisme baroque » de cette manière, en consacrant une attention considérable à la Chine, mais en ne disant presque rien sur l'hébreu et la *Bible*.

christianisme ancien ou les langues parlées par les communautés chrétiennes orientales contemporaines (à l'exception des Églises grecques ou slaves). Donc, dans une large mesure, la *philologia orientalis* coïncidait avec la *philologia sacra*.

L'étude de l'hébreu, souvent simplement appelée *lingua sacra*, était au centre de la discipline et la Bible était au centre de l'étude de l'hébreu. Si l'on s'éloigne du centre, il est tout naturel que l'on arrive d'abord au chaldéen et au syriaque, qui, comme nous l'avons vu précédemment, forment communément une triade avec l'hébreu lors des énumérations des principales langues orientales. En plus de leurs affinités linguistiques envers la *hebraea mater*, le chaldéen et le syriaque étaient, comme l'hébreu, des langues des Écritures. En effet, une première phase de développement de la philologie orientale aboutit la production de la première édition du Nouveau Testament en syriaque<sup>38</sup>. Le chaldéen était la langue des livres de Daniel et d'Ézra, ainsi que des paraphrases de la Bible juive, connues sous le nom de *Targumim*, qui intéressèrent les biblistes chrétiens au XVI<sup>e</sup> siècle, tout comme du *Talmud*, dont une grande partie fut rédigée dans une forme de judéo-araméen. De même, le samaritain prit de l'importance en raison de l'intérêt des chercheurs pour la version samaritaine du *Pentateuque*<sup>39</sup>. Le copte, l'éthiopien et l'arménien, tout comme le syriaque, étaient des langues parlées par les anciennes communautés chrétiennes, qui préservèrent des documents de grande valeur sur le christianisme ancien.

Même l'arabe était largement étudié dans le cadre de la *philologia sacra*. Les savants chrétiens considéraient que cette connaissance de la langue arabe favorisait l'étude biblique en améliorant la compréhension de l'hébreu. L'arabe s'avérait également important comme langue parlée par un grand nombre de chrétiens orientaux. Les philologues orientaux étaient bien sûr conscients de la relation étroite entre l'arabe et l'islam, ainsi que de l'importance du *Coran* pour une étude appliquée de la langue. Pourtant, la base de données montre un manque d'intérêt pour la religion et la civilisation islamiques<sup>40</sup>. Bien que la langue arabe soit mentionnée dans cinquante titres d'ouvrages (plus que tout autre langue à part l'hébreu), l'islam est seulement mentionné dans trois titres : une traduction d'une histoire de l'islam, un « glossaire harmonique » de l'arabe et d'autres langues orientales fondé sur une comparaison des quatre premiers chapitres de la *Genèse* avec les trois premiers sourates coraniques et un traité affirmant l'influence des traditions juives sur l'islam<sup>41</sup>. À cela, nous pouvons

38. Robert Wilkinson, *Orientalism, Aramaic, and Kabbalah*, op. cit.

39. Peter N. Miller, « A Philologist, a Traveller and an Antiquary Rediscover the Samaritans in Seventeenth-Century Paris, Rome and Aix : Jean Morin, Pietro Della Valle, and N.-C. de Peiresc », in Helmut Zedelmaier, Martin Mulsow (dir.), *Die Praktiken Der Gelehrsamkeit in Der Frühen Neuzeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 123-46

40. Sur le manque d'intérêt pour l'islam parmi les philologues arabisants de l'époque moderne, voir Malcolm Noel, « The Study of Islam in Early Modern Europe: Obstacles and Missed Opportunities », in Peter N. Miller, François Louis (dir.), *Antiquarianism and Intellectual Life in Europe and China, 1500-1800*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2012, pp. 265-287.

41. Thomas Erpenius, *Historia Saracenicæ, qua res gestæ Muslimorum, inde a Muhammede primo imperii & religionis muslimicæ auctore, usque ad initium imperii Atabacæi, per XLIX imperatorum successionem fidelissimè explicantur. Insertis etiam passim Christianorum rebus in Orientis potissimum Ecclesiis eodem tempore gestis. Arabicè olim exarata à Georgio Elmacino fil. Abuljaseri Elamidi f. Abulmacaremi f. Abultibi. et latinè reddita operæ, ac studio Thomæ Erpenii. Accedit & Roderici Ximenez, archiepiscopi Toletani, Historia Arabum longè accuratius, quam antè, è manuscripto codice expressa*, Leyde, Ex typographia

ajouter une quatrième référence à la civilisation islamique avec la traduction d'une chronique turque ottomane par Giovanni Battista Podestà<sup>42</sup>.

À l'origine du concept de discipline, se trouve la relation entre le maître et le disciple. Le rôle central joué par les chaires académiques et les programmes dans l'organisation du champ permet de considérer l'érudition orientaliste comme une discipline académique, une branche de la connaissance fondée avec cohérence et constance non seulement sur ce sujet mais également sur les relations personnelles au sein de la communauté de ses praticiens. Les chaires en langues orientales conférèrent un cadre institutionnel aux orientalistes modernes ainsi qu'un système de formation pour les générations futures. Il s'agit non seulement de ces postes clairement définis comme chaires de « langues orientales » mais aussi des postes d'enseignants d'hébreu, d'arabe et d'autres langues du Proche-Orient. Cependant, l'institutionnalisation de l'expression spécifique « langues orientales » dans certaines régions d'Europe favorisa peut-être le développement d'une conscience disciplinaire. Par exemple, la nécessité de prononcer des discours inauguraux sur le thème des « langues orientales » plutôt que sur des langues spécifiques comme l'hébreu ou l'arabe put inciter les savants à concevoir les langues orientales comme un cadre cohérent qui organisa l'étude des langues individuelles dans ce domaine et leur donna du sens. Les résultats issus de la base de données ont mis en évidence l'existence d'une discipline recouvrant le champ de la philologie orientale, avec les caractéristiques décrites plus haut, en Allemagne luthérienne et en Hollande. La question de savoir dans quelle mesure le constat peut être étendu à d'autres régions d'Europe, reste ouverte.

### QU'ÉTAIT L'ORIENTALISME ACADÉMIQUE ?

Fondamentalement, l'érudition orientaliste moderne n'était pas, à l'époque moderne, une étude sur l'Autre. Au contraire, elle était en premier lieu inspirée par une introspection, par le désir des Européens de comprendre leur propre tradition religieuse. Ses principales préoccupations étaient l'hébreu, la *Bible* et le christianisme oriental. Si un Autre se trouvait au centre du champ, c'était le judaïsme ancien qui, comme conséquence involontaire de l'érudition biblique moderne, apparut de plus en plus étrange et primitif aux yeux des savants européens. L'Islam était une préoccupation marginale. Plusieurs ouvrages sur l'Empire ottoman parurent au cours cette période, mais la plupart ne furent pas écrits par des philologues orientalistes mais par

---

Erpeniana linguarum orientalium, 1625 ; Johann Heinrich Maius, *Brevis institutio linguae arabicae, hebraicae, chaldaicae, syriacae, samaritanae ac aethiopicae harmonica : accedit Glossarium arabicum cum reliquis orientis linguis harmonicum*, in *IV. Geneseos capita priora et tres praecipuas alcorani suratas ; Opera Justi Helffrici Happelii*, Francfort, Excudebatur typis Johannis Philippi Andreae, 1707 (le glossaire harmonique est un appendice de J.H. Happel) ; David Mill, *Oratio inauguralis. De Mohammedanismo e veterum Hebraeorum scriptis magna ex parte composito, dicta A.D. XXI. Martii MDCCXVIII. Quum linguarum orientalium professionem ordinariam, in inclita Academia Trajectina auspicaretur*, Utrecht, apud Guilielmum Vande Water, 1718.

42. Giovanni Battista Podestà, *Translatae turcicae Chronicae pars prima, continens originem Ottomanicae stirpis [...] omnia a praenominato auctore [...] ex originali turcico, in latinam, italicam et germanicam linguam translatae*, Nuremberg, typis M. et J. Friderici Enderorum, 1672.

d'autres sortes de savants, ou par des voyageurs et diplomates, en dilettantes. Cette réalité a été occultée non seulement par des hypothèses anachroniques provenant de l'orientalisme contemporain mais aussi à cause de la séparation artificielle des études hébraïques et arabes. Les philologues orientalistes n'avaient pas le monopole de la production de connaissances sur l'Orient, mais leurs priorités définirent un programme de recherche fondé sur une expertise dans les langues proche-orientales. L'étude de la langue arabe et de l'Islam à l'époque moderne doit être interprétée en relation avec un domaine plus large de l'érudition orientaliste dominée par les études hébraïques et bibliques.

Après 1750, ce champ connut des transformations radicales en raison de l'essor du colonialisme, de la professionnalisation et de la sécularisation de la recherche universitaire ainsi que du développement de l'indianisme, de la philologie comparative et des paradigmes sémitique et aryen. Cependant, au niveau disciplinaire, il y avait une continuité significative. Les professeurs de langues orientales du XIX<sup>e</sup> siècle étaient les héritiers directs des professeurs du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier en Allemagne protestante, centre le plus important de l'orientalisme académique pendant ces deux périodes. La question la plus importante soulevée par cette recherche concerne donc la relation entre les disciplines moderne et contemporaine. Les études récentes ont démontré à quel point la continuité était importante dans le contenu de la recherche orientaliste. Alors même que la « philologie comparative » émergeait de l'étude du sanskrit et de l'hypothèse indo-européenne, ses fondateurs, tel William Jones, continuèrent à travailler avec les cadres de la philologie sacrée et de l'histoire biblique<sup>43</sup>. L'hébreu et la *Bible* restèrent les préoccupations principales des orientalistes allemands jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, comme le démontre efficacement Suzanne Marchand<sup>44</sup>. Ces résultats importants compliquent plus qu'ils ne renversent l'argument selon lequel un grand nombre d'orientalistes contemporains travaillèrent dans un cadre reposant sur une dichotomie essentialiste entre l'Orient et l'Occident. Analysé par Maurice Olender, le discours aryen sémite, qui joua un rôle significatif dans la recherche au XIX<sup>e</sup> siècle, encouragea certainement un tel raisonnement binaire, notamment dans l'œuvre influente d'Ernest Renan<sup>45</sup>. Dans la mesure où l'orientalisme académique de l'époque contemporaine était une étude de l'Autre, nous devons nous demander comment ce changement arriva. L'argument d'Edward Said, selon lequel la distinction « ontologique » entre l'Orient et l'Occident présente dans l'orientalisme contemporain serait un vestige de la théologie médiévale, faille malheureuse d'une discipline anormale qui aurait échoué à se séculariser, semble de moins en moins convaincant<sup>46</sup>. La différence la plus frappante entre l'orientalisme des Temps modernes et la science de l'époque contemporaine est précisément l'absence de telles catégories essentialistes comme principe organisationnel durant la première période. On peut certainement trouver des exemples d'une dichotomie

43. David Alun, « Sir William Jones, Biblical Orientalism, and Indian Scholarship », *Modern Asian Studies*, 1996, n° 30, pp. 173-184.

44. Suzanne L. Marchand, *German Orientalism in the Age of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

45. Maurice Olender, *Les langues du Paradis : Aryens et Sémites : Un couple providentiel*, Paris, Gallimard, 1989.

46. Edward Said, *Orientalism*, New York, Pantheon, 1978.

Orient/Occident dans la pensée des Temps modernes, mais il y a de nombreuses raisons de penser que le cadre binaire qui caractérisait tellement la recherche aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles devait davantage à la sécularisation et à d'autres tendances contemporaines qu'à la persistance des mentalités de l'époque moderne. Alors qu'une vision plus précise de l'érudition orientaliste du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle commence à se dégager, à la fois grâce à la multiplication des études, et grâce à une approche plus holistique de la philologie orientale en tant que champ et discipline, il devient absolument nécessaire de repenser la nature de l'orientalisme contemporain.

Daniel STOLZENBERG  
University of California, Davis